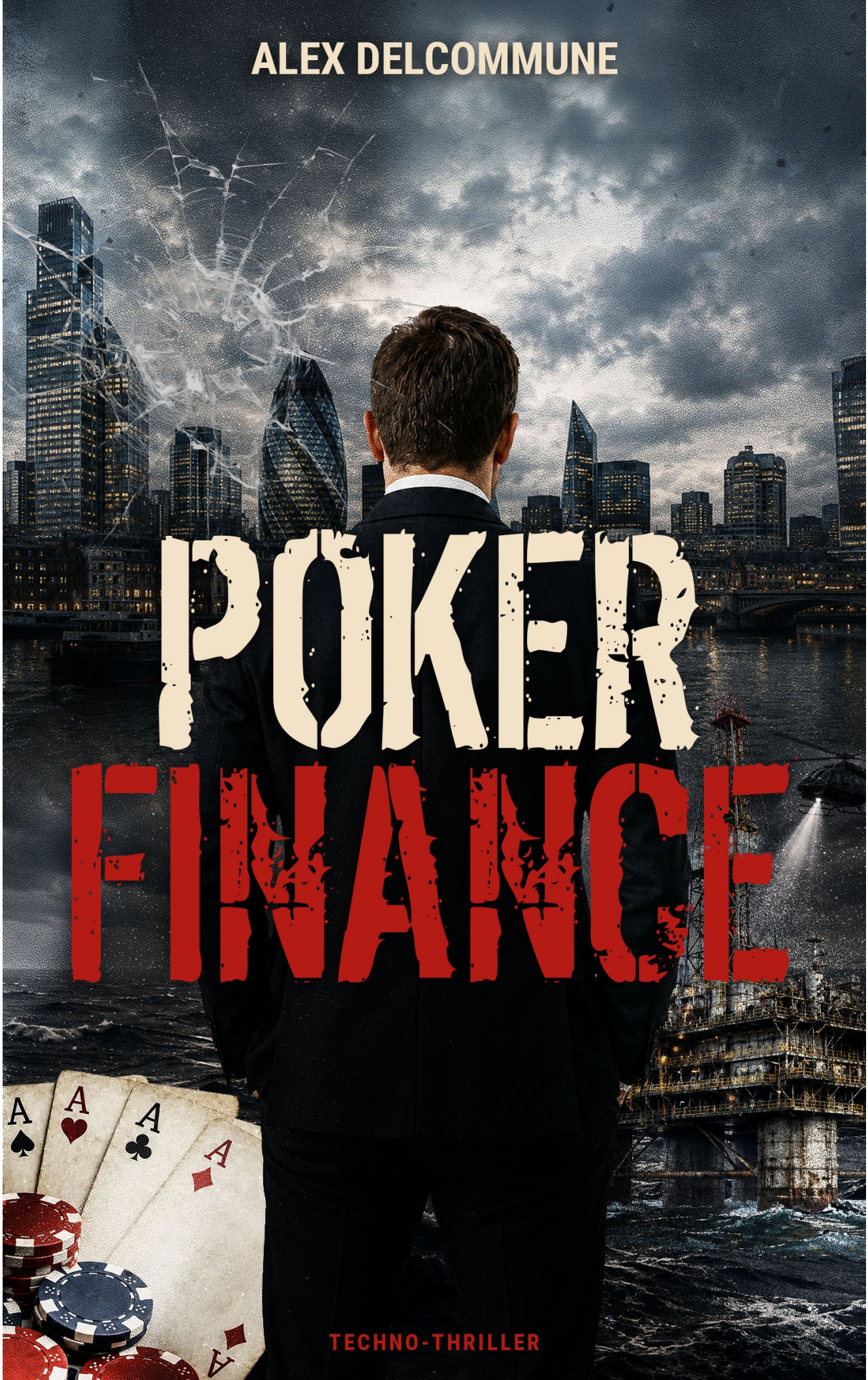
ALEX DELCOMMUNE

POKER FINANCE



TECHNO-THRILLER

Alexandre Delcommune

Poker Finance

© Alexandre Delcommune, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1630-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« L’homme est par instinct, un amant, un combattant, un chasseur. »
Tennessee Williams, écrivain américain, “The glass menagerie”

« Non seulement les chiffres gouvernent le monde,
mais ils montrent comment le monde est gouverné. »
Goethe, philosophe allemand

Chapitre 1
Réunions sur la Tamise

Richard Thamson regardait calmement la rive gauche de la Tamise, depuis les Saint Katharine Docks, et l'un des pontons répartis sur trois bassins de la marina, entièrement rénovée, reconvertie en quartier de bureaux écologiques, avec vue sur les bateaux.

C'est là qu'il fallait être, lui et son fonds d'investissement privé, ou plutôt « fonds de *private equity* », car tout cela avait donc bien débuté en Angleterre et dans le monde anglo-saxon.

La financiarisation de l'économie, le développement des fonds d'investissement cotés en bourse, les rachats d'entreprises et leurs reventes, soit en pièces détachées, soit vis des transactions privées dites « *trade sales* », dans le jargon financier anglo-saxon.

Après huit mois de travaux, la firme française en charge des travaux de réfection du quartier, des « docks », spécialiste des équipements portuaires haut de gamme, venait d'achever la rénovation d'une marina située au cœur de Londres, sur la Tamise, répartie sur trois bassins, dans un quartier touristique.

La vue de la Tamise le calmait, entre deux rachats d'entreprise, car comme les chats, il avait déjà vécu sept vies, et il se trouvait à présent, au faîte de son pouvoir. De son pouvoir financier.

Issu d'un ménage mixte, avec un père originaire du Sud de l'Angleterre, s'inventant de vagues origines aristocratiques, brièvement assistant d'un député de la Chambre des Communes, et une mère française, Richard avait gravi un à un les échelons de la finance des marchés. Il voulait être le « Ted Ammon » britannique, sans passer par l'option de l'assassinat par l'amant de sa seconde femme, comme sa référence américaine.

D'ailleurs il n'avait pas de « seconde femme », il avait une seconde compagne, brésilienne, qui était retournée pour les vacances à Rio de Janeiro, pendant que lui mettait les voiles sur un projet financier spécifique. Il resterait à Londres, en regardant ses écrans, les lunettes de ses analystes, et les voiliers de la marina des Saint Katharine Docks.

Il avait d'abord décroché un diplôme d'économie à Cambridge, suivi de quelques années comme courtier, puis auditeur et banquier d'affaires « junior » dans le quartier de la City, afin d'étoffer ses techniques de levée de fonds et son carnet d'adresse, avant de venir chapeauter son « Curriculum Vitae » par une maîtrise en Finances, spécialisation « finance des marchés ».

Il évoluait comme un poisson dans l’eau au cœur de la finance mondiale, ou plutôt comme un piranha. Comme un requin à sang froid nageant dans le monde opaque des fonds d’investissement.

Un requin pouvant s’adapter à n’importe laquelle des circonstances, allant d’une introduction en bourse dans une conjoncture favorable à une récession.

Ces docks faisaient partie du port de Londres depuis 1828, et Richard considérait comme un accomplissement personnel, le fait qu’il ait pu y loger ses bureaux.

Les bureaux de son propre fonds d’investissement, avec ses deux associés, Geraint et Andrew.

C’est-à-dire qu’on l’avait invité à y participer, à y mettre son expertise et ses propres fonds.

Il était devenu l’expert de la levée de dette sur les marchés primaires de la dette, à Londres.

Les bassins y accueillaient désormais des ports de plaisance, et le quartier des bureaux et des logements. Ses bureaux à lui se situaient au troisième étage, avec une vue imprenable sur les pontons et sur la Tamise. Le deuxième était occupé par ses adjoints.

Ses deux écrans réverbéraient à la fois les reflets du fleuve, et les cours des taux du « LIBOR[1] », le taux de référence du marché monétaire londonien, lié aux emprunts interbancaires, car il venait de lever de la dette sur les marchés, pour racheter deux entreprises en difficulté, l’une produisant des fours industriels, dans le Nord de l’Angleterre, l’autre des équipements de forage utilisés sur des plateformes en mer du Nord, partie britannique.

Il fallait emprunter bas, racheter la dette des créanciers des entreprises concernées, et vendre haut. Puis mettre en bourse, ou revendre à un concurrent. Aussi simple que cela.

Plus facile à dire qu’à planifier. Et encore plus difficile à mettre en place et à concrétiser.

Il fallait d’abord convaincre les banquiers, faire des analyses de rendements futurs, sur les flux de trésoreries produits par l’activité des deux entreprises, convaincre les actionnaires de revendre leurs participations respectives et les créanciers de rééchelonner la dette respective des deux entreprises. Convaincre les premiers créanciers d’attendre le remboursement des fonds avancés, et convaincre d’autres banquiers de prêter de l’argent.

Ce n’était pas un processus moral ou un jeu de hasard, c’était comme un appel d’offre à maîtriser, un jeu d’échecs financier géant où il fallait envisager tous les scénarios de sortie, allant de l’introduction en bourse, à la revente à un concurrent.

Il envisageait les stratégies applicables et les scénarios de sortie d’investissement, après la restructuration. Richard était persuadé qu’il faisait parfaitement les choses, qu’il était le sauveur d’entreprises mal gérées, et d’ailleurs il s’était exprimé à ce sujet dans une conférence dédiée aux restructurations. Seule la survie de l’entreprise comptait, et son bonus.

Le maintien de son fonds. Les retours sur investissement. Le retour sur investissement durable, tous les ratios de liquidités, les chiffres, le rendement, les bénéfices potentiels. Tout.

Maintenant, il avait les yeux rivés sur une entreprise qui évoluait dans un marché qui lui était encore inconnu, celui des équipements de forage, des plateformes pétrolières, des éoliennes en haute mer, ils allaient investir avec son fonds *Straton ITI partners* dans une entreprise qui avait développé des techniques de stabilisation de plateformes de forage en haute mer.

Le jackpot selon les dires de certains analystes.

L’entreprise s’appelait *Techshore* et disposait de deux bureaux, un à Londres et l’autre en Ecosse. Ils employaient une quinzaine de personnes. Sur terre.

Les techniciens étaient « loués » à des entreprises de forage, en haute mer.

Les analystes, les commerciaux, les fondateurs se trouvaient sur terre. À Aberdeen ou bien à Londres. Et les techniciens en mer.

Richard avait été dans son temps membre d’un groupe d’investisseurs à Cambridge, qui se réunissait systématiquement le jeudi soir, au moins trois fois par mois.

Puis d’une table de poker, à Londres, dans un club dans le quartier de Notting Hill.

Il y avait appris à jouer les bonnes cartes, au bon moment, puis à pratiquer les achats groupés, en bourse, sur les marchés. Il y avait développé ses talents de joueur et de stratège.

Il y avait peut-être quelque chose de freudien dans son obsession de gagner de l’argent, et puis plus d’argent. Celle de se sortir de la mythomanie aristocratique de son père, de la race des aristocrates désargentés qui s’inventaient un passé glorieux et mystifiaient une fortune illusoire.

De fait ses ancêtres avait servi sous l’amiral Nelson, dans la Royal Navy, et

son père en avait tiré un gage de réussite sociale et professionnelle.

Richard jouait mais n'avait pas de dettes. Son père ne jouait plus, mais avait cumulé les dettes de jeu. Remboursées un temps par Richard. Le sauveur.

Comme au poker, Richard savait se jouer de toutes les combinaisons et de ses adversaires, sortir de situations compromises, augmenter son pouvoir et sa force dissuasive, bluffer et sortir les bonnes cartes au bon moment. Mettre ses partenaires et ses adversaires devant le fait accompli.

Anticiper les enjeux, percer les stratégies adverses, faire les bons calculs et déjouer les alliances. Ses deux associés, également sortis des mêmes écoles, avaient chacun leurs domaines d'expertise.

Pour Andrew M^{c} Leod, c'était l'audit et le rassemblement des prêts dans le cadre d'une levée de dette. Le nom de la levée de fonds le faisait frémir, autant que la difficulté d'obtenir la participation des banquiers dans un tour de table, une syndication de prêts ou « loan syndication » dans la langue de Shakespeare.

Dans chaque tour de table il y avait une banque meneuse et les banques dites « suiveuses ».

Il y avait les experts et les leaders.

Pour Geraint Andress, c'était la collaboration avec les banques d'affaires, afin de désinvestir et d'évaluer une sortie de l'actionnariat, une reprise, une mise en bourse.

Il pouvait orchestrer les transactions dans leurs moindres détails. Calculer et définir les politiques de dividendes. Un orfèvre de la finance des marchés, des fusions et acquisitions, et de l'hypocrisie.

Il pouvait mandater une banque d'affaires pour un rachat de participations, et impliquer une autre banque de la place boursière de Londres, pour une introduction en bourse.

Parfois il s'agissait juste de revendre sa participation aux autres partenaires d'investissement, que ce soient des fonds financiers ou bien d'autres groupes industriels.

Et pour les affaires fiscales et les calculs de déduction d'impôts, notamment dans le paiement des intérêts liés à la dette, il y avait Martha, la secrétaire, également fiscaliste. D'origine hongroise.

Parfaitement quadrilingue, une perle. Comme vous en trouvez peu dans la City.

Elle leur avait fait gagner vingt-sept millions de livres Sterling, l'année passée, rien qu'en déductions fiscales. Au nez et à la barbe de l'administration fiscale anglaise.

La petite-fille d'immigrés hongrois, qui avaient fui au Royaume-Uni après la révolution de 1956, et la répression qui avait suivi. Une vraie réussite sociale vivante.

Les banques londoniennes, ou européennes disposant d'un siège à Londres, avaient été le seul moyen de financer des projets pendant de nombreuses années, jusqu'à ce que les fonds, tels que celui de Richard, se développent.

En fixant les taux d'intérêts et la somme empruntée, elles rendaient difficile l'accès aux capitaux pour les petites et moyennes entreprises. Ce n'était plus le cas maintenant, les taux étaient bas, le crédit accessible. La dette pouvait être levée, et les intérêts déduits du chiffre d'affaires.

En tant qu'intervenant actif, les fonds d'investissement participaient, grâce à un apport de fonds propres, au développement de sociétés, cotées ou non.

Contrairement aux banques, la durée de financement étant variable, la plus-value était donc volatile. Parfois très volatile, jusqu'à cinq fois la mise initiale.

Richard s'apprêtait à lancer la réunion, concernant le rachat de *Techshore* avec Martha et ses deux associés.

Comme il appréhendait les mises sur écoutes téléphoniques, et les placements de micros dans les bureaux, il avait décidé de déplacer la réunion dans un petit voilier de douze mètres de long, amarré en vis-à-vis de sa fenêtre de bureau, sur le deuxième ponton des Saint Katharine Docks. Il s'agissait d'un voilier aménagé disposant d'une salle de réunion, avec hublots donnant sur la ligne de flottaison et sur les autres bateaux, baptisé le « T2 Seagull ».

Il avait convaincu le propriétaire de le lui louer pour une journée, afin d'organiser la réunion décisive, précédent les étapes du rachat de *Techshore*.

La réunion était sensée commencer à dix heures du matin, et Andrew et Geraint les y avaient déjà précédés.

Bien installé sur le siège du milieu, Geraint avait composé une liste éliminatoire de présélection des banques d'affaires qui pouvaient participer à l'opération, car *Techshore* appartenait en partie à l'Etat britannique, qui lui avait prêté de l'argent, avant de convertir sa dette en participation, et en partie à des fonds d'investissement privés spécialisés dans le secteur de l'énergie. Il y avait également une firme pétrolière cotée à la bourse de Londres, détenue en partie par des capitaux ukrainiens et russes, spécialisées dans l'exploration-production, JXK Oil & Gas, possédant dix pourcents des actions.

Il fallait donc convaincre tous les intervenants de céder leur participation, jusqu'aux actionnaires minoritaires, ou bien persuader d'accompagner le processus de rachat en participant à l'augmentation de capital et à la

restructuration.

Une fois les quatre protagonistes assis dans la salle de réunion flottante, Richard commença la réunion ;

Richard : « Geraint, quelles sont les banques que tu avais présélectionnées pour la transaction et le rachat des parts des minoritaires ? Si on y arrive ? »

Geraint : « Richard, eh bien, j'avais Morgan S., Crédit des Alpes ou la Dresner Landesberg Bank. Je vais encore les recontacter et vérifier leurs tarifs. Il y a quatre actionnaires principaux identifiés, pour passer le seuil de cinquante pourcents des actions. »

Richard : « Très bien, de toute façon, il faudra prendre les moins chères, et celles qui ont le plus de contacts auprès des fonds. Martha, à partir de quel seuil est-ce qu'on aura une minorité de blocage ? »

Martha : « Eh bien Richard, selon mes sources, à partir de dix pourcents des participations. Comme l'actionnariat est éparpillé, à part l'Etat britannique, qui possède quinze pourcents, on pourra facilement convaincre les autres actionnaires de vendre ou bien de faire un pacte d'actionnariat. »

Richard : « Ils n'ont pas de banques actionnaires, capables de lancer une augmentation de capital avec des accords d'options d'achat ? »

Martha : « Non rien. Une belle société, non cotée. Et pas d'actionnariat flottant, donc pas de problèmes potentiels avec des actionnaires minoritaires, du public. Qui pourraient lancer des procédures judiciaires.»

Richard : « Donc à dix pourcents, selon tes calculs, on peut déjà contrôler une minorité de blocage au sein de *Techshore*. Puis faire danser les autres actionnaires. Soit, ils vendent, soit ils embarquent. Et on diversifie leurs activités.»

Martha : « On n'est pas obligé d'augmenter le capital pour autant, on peut se contenter de racheter la dette de l'entreprise, et de faire une conversion de type « dette versus capital ». Une dette subordonnée. »

Richard : « Je pense que ce sera mieux de ne pas chercher à racheter la dette, et de demander un rééchelonnement des remboursements, tout en levant du capital pour faire sortir quelques actionnaires de références. Quelle est l'évaluation des actifs de l'entreprise, Andrew ? »

Andrew : « Alors c'est simple, ils ont à peu près trois cents millions de livres de trésorerie, ou d'actifs liquidables à court terme, et une dette de deux cents millions de livres, sans compter les actifs fixes, tangibles, dont cinq bateaux, une plate-forme stabilisatrice, des bouées etc., à peu près un milliard et demi de